



Divorce artificiel

— Tu as beau faire le joli cœur, Monsieur Socrate, cette fois, je te tiens...

Hélène ne décolérait pas. Ses doutes s'étaient transformés en certitudes. Elle était convaincue de tenir son mari, il pouvait lui raconter ce qui lui traversait la tête, elle n'en croirait plus un mot.

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

Le pauvre homme ne comprenait rien aux reproches adressés par son épouse ; elle l'accusait d'un délit ou d'un crime qu'il aurait commis, mais lequel ? Elle serinait l'accusation, qui constituait en même temps la plaidoirie à charge et le verdict, sans appel.

— Depuis le temps que je m'en doutais, j'étais sûre qu'un jour, tu te feras avoir à tes propres salades...

Là, Socrate pensait tenir une once d'explication, presque apaisante : il avait fauté dans le jardin, il avait peut-être semé des laitues à la place des mâches, trop arrosé ou pas assez. Rien de bien méchant.

— Tu sais ce que tu vas faire ?

La question de la furie n'en était pas une, le ton ressemblait plus à une condamnation, avec exécution immédiate.

— Tu vas prendre tes clics et tes claques et tu vas débarrasser le plancher.

L'affaire devenait sérieuse. D'ordinaire, Hélène se fichait en pétard, déversait un saut d'idioties, avant de se contredire et finissait par tout pardonner, en s'excusant d'avoir parlé sans réfléchir. D'ordinaire, Socrate s'en tirait avec une brassée de regrets et un apéritif de consolation. Pour la première fois de leurs douze années de mariage, il était invité à quitter le foyer conjugal.

— Mais qu'est-ce qui se passe, tu peux me le dire ?

Hélène, voûtée comme une piéta, voilée dans ses regrets et sa honte, pleurnichait, avec la mine déconfite d'une femme humiliée.

— J'ai interrogé quelqu'un de plus savant que Monsieur Socrate, quelqu'un dont l'intelligence est bien supérieure à ce triste individu. Et il m'a dit la vérité, lui !

L'homme inculpé a longtemps regretté d'avoir deux parents philosophes ; ils avaient certes aimé et élevé leur fils unique avec sagesse, mais quelle mouche les avait piqués pour baptiser leur rejeton d'un nom si lourd à porter. Tour à tour vaste plaisanterie et rude mise en boîte, Socrate en avait entendu des vertes et des pas mûres : on l'avait accusé de se croire au-dessus de la mêlée, de prendre les gens de haut ou d'être plus bête que ses pieds. Désormais, Hélène le rabaissait plus bas que terre.

— D'ailleurs, insistait-elle, aussi rouge qu'une pivoine, pour te faciliter la tâche, je t'ai préparé ta valise. Elle t'attend dans l'entrée.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ? supplia le coupable déconcerté.

— Oh, c'est bien ton genre, ça. Faire celui qui ne sait pas ! Si je ne peux pas te dire comment elle s'appelle, je peux au moins te donner son initiale...

Les choses se précisaient, pas encore dans leur réalité, mais dans leur apparence. Hélène s'estimait trompée, souillée, avilie par un mari coureur de jupons.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? Tu es encore allée voir ta voyante.

Hélène se souvenait de cette mésaventure, arrivée six ans plus tôt. Elle avait alors consulté une tireuse de cartes, qui lui avait annoncé que son mari avait « des liaisons », au pluriel. La voyante avait manqué de précisions, mais elle affirmait que ces liaisons étaient multiples et variées. Hélène avait exigé des preuves, d'abord en faveur de la magicienne, puis celles qui attestaient que Socrate était un époux fidèle et tranquille. Le pauvre homme avait dû ramer pendant un an pour retrouver la confiance de son épouse. En fait de « liaisons », le couturier avait surtout des clients, bien masculins, qu'il habillait dans son atelier de confection. Ainsi, la voyante avait eu raison tout en se mettant le doigt dans l'œil.

La mauvaise expérience s'était soldée par des retrouvailles si chaleureuses que le couple eut son second enfant.

— Non, pas une voyante, lança-t-elle. J'ai déjà donné. Quelqu'un de plus fiable, qui ne lit pas dans une boule de cristal, mais qui s'appuie sur des choses tangibles...

Hélène avait, elle aussi, tiré des leçons de son faux pas. Elle avait cherché des indices plus fiables, plus forts, plus objectifs, et elle s'estimait en mesure de « confondre le beau Socrate ».

— Tu peux m'expliquer ce que tu racontes à mots couverts. Tu peux être claire, au moins une fois dans ta vie.

Le mari espérait prendre le dessus. Elle voulait l'accuser, soit. Mais qu'elle dise sans ambages ce qu'elle lui reprochait, qu'elle donne les éléments à charge, qu'elle fournisse les preuves du soi-disant mensonge. Sinon, qu'elle se taise et le laisse vivre !

— Ah, Monsieur tient à ce que je lui dise ce que je sais. Eh bien je vais le dire. On verra qui passe pour un idiot et qui passe pour le dindon de la farce !

Socrate n'en crut pas ses oreilles. L'accusation, les soupçons et les constatations représentaient autant d'étapes que le chemin de croix. Il ne portait plus les habits d'un philosophe, mais il se sentait dépouillé comme un crucifié sur place.

Depuis longtemps, presque depuis toujours, Hélène le suspectait de la tromper. Alors elle avait monté un stratagème. Après le déjeuner, elle avait pris soin de garder les tasses où ils avaient bu le café ; elle prétextait de faire la vaisselle dans l'après-midi et avait laissé Socrate vaquer à ses occupations. Elle prit les deux récipients en photos transmises à un site d'intelligence artificielle, en précisant d'où venaient les images et ce qu'elle souhaitait savoir :

— Est-ce que ce sont deux tasses d'amoureux ou la buveuse est-elle bernée par le buveur ?

La réponse mécanique fut nette et sans bavures :

— La tasse de droite laisse voir quelqu'un qui a bu avec des larmes au fond de la gorge.

Hélène reconnut sa coupe.

— Celle de gauche montre quelqu'un qui soupire et cache une vérité honteuse.

Socrate trouvait toujours le café trop chaud, il ne pouvait pas s'empêcher de le refroidir à coup de longs soufflements. La première partie de la réponse semblait assurée, à moins qu'il ne s'agisse d'un soupir amoureux. La seconde partie de la phrase attestait un mensonge. Hélène interrogea :

— Quelle est cette vérité honteuse ?

Le site d'intelligence artificielle répondit, du tac au tac :

— La vérité cache son nom complet, mais son initiale est un E.

Hélène en tira toutes les leçons en sa faveur : elle allait mettre ce malotru à la porte, elle allait demander le divorce, elle allait exiger des réparations énormes. Grâce aux conclusions de la machine, son avocat obtiendrait tout ce qu'elle voudrait. Elle en était convaincue, Socrate n'avait qu'à s'exécuter en silence.

Par chance, les parents philosophes avaient aussi un ami plaideur, qui inversa la situation et obtint la garde des enfants pour Socrate, au motif simple qu'une personne, qui obéit sans réfléchir à l'intelligence artificielle, ne peut élever des enfants.

© Jean-Patrick Beaufreton – 2025